



NOTRE ÉCOLE

Association Loi 1901

notre.ecole06@free.fr
<http://notre-ecole06.fr>

Bulletin N° 75

« Les Pins » A1 Les Semboules
990 Bd G. Apollinaire
06600 ANTIBES
Tel : 04 93 74 00 81
06 87 21 31 31

Le mot du Président.

En début 2020, nous souhaitons, comme le veut la tradition, une année heureuse, une année 20 sur 20. Nous ignorions tout de ce qui nous attendait : une calamité. Le coronavirus allait bouleverser la bonne marche du monde et faire passer de vie à trépas quantité de gens qui ne s'attendaient pas à une pareille fin de vie douloureuse et inattendue. Après un long confinement nécessaire mais pénible et douloureux, la reprise espérée est amorcée, et, nous l'espérons tous définitive. Toute la vie de notre association a été bouleversée et tous les projets mis en sommeil. Il ne fallait pas enfreindre le règlement et ne pas prendre de risque, ce qui nous a conduits à l'inaction la plus complète, inaction que tous nos adhérents ont comprise et cautionnée. Début juin verra le retour à une vie plus normale et bénéfique pour le moral de chacun et pour l'économie, durement touchée par cette longue interruption. Toutes nos activités annulées : sorties (Fréjus, St Raphaël), conférences, voyage aux Dolomites referont surface quand les risques de contagion nous le permettront. Nous avons aussi décidé de ne pas rouvrir le musée de l'école, vu son exigüité et les difficultés pour y recevoir des visiteurs, même en nombre très restreint, et en plus avec de nombreuses contraintes. Je pense que nous reprendrons toutes nos activités à la rentrée de septembre, dans la mesure du possible. Vous serez tenus au courant des démarches adoptées pour leur reprise, dont beaucoup d'adhérents ont regretté l'interruption forcée en mars dernier. L'important est que nous sortions indemnes de cette pandémie, un peu changés néanmoins par ce long confinement, mais prêts à repartir bientôt d'un bon pied pour de nouvelles aventures où nous pourrons tous nous côtoyer sans danger. Dans l'attente du plaisir de vous rencontrer, je vous adresse à tous mes plus vifs remerciements pour votre compréhension et attends avec impatience le plaisir de nous retrouver.



Adieu Laure et merci pour ce que tu as fait.

Laure Dobrohodov nous a quittés le samedi 30 mai dernier. Elle avait pourtant encore tant de projets en tête et l'envie de les réaliser. Elle a lutté tant qu'elle a pu, prié, espéré, et malheureusement, elle a dû quitter notre terre, laissant sa famille et ses amis dans la peine. On la croyait presque invulnérable tant elle avait d'énergie, de choses encore à réaliser. C'était une Antiboise amoureuse de sa ville dont le devenir lui faisait souci. Elle n'aurait pas voulu qu'elle devienne une ville touristique comme beaucoup d'autres sur la Côte, mais qu'elle garde son âme, ses spécificités, son identité en rapport avec son passé, sans toutefois sombrer dans l'immobilisme. Le progrès, certes, mais qu'on n'oublie pas tout ce qui est cher au cœur des Antibois ! Sa personnalité ne laissait personne indifférent; elle avait ses convictions et les défendait bec et ongles, sans craindre de fâcher parfois son interlocuteur. Sa personnalité se découvre aussi déjà dans la façade de sa maison, Rue de l'Horloge, envahie de feuillages et enrichie de nombreuses espèces végétales dans ses jardinières, le tout entretenu avec amour et compétence, maison qui ne manque pas d'attirer les regards des touristes et de faire la joie des Antibois. Quiconque en franchit le seuil se trouvera face à une exposition d'œuvres picturales réalisées par Laure. C'était une amoureuse des belles choses et de la peinture en particulier. Elle y consacrait beaucoup de son temps, cherchait toujours à innover et se faisait un devoir de l'enseigner dans son atelier. On aime partager ce que l'on aime et le faire aimer; elle menait à bien ce projet à la satisfaction de tous ses élèves . . . et elle y a parfaitement réussi.

Pierre, toujours à ses côtés après plus de 60 années de mariage, était celui auprès duquel elle trouvait toujours amour, partage, encouragements. C'est "l'œuvre" qu'il appréciait le plus parmi toutes les beautés picturales exposées dans la maison. Son départ laissera un grand vide dans sa vie, mais il cultivera toujours le souvenir de ce grand amour qu'il lui portait. Laure a lutté, mais le destin ne lui a pas accordé, hélas, ce sursis qu'elle souhaitait tant : elle avait encore tant d'amour et d'amitié à dispenser et tant de choses encore à faire. Comme elle n'aimait pas les choses non terminées, je suis sûr qu'elle les mènera à terme dans son nouveau monde !

L'Association Notre Ecole présente ses plus sincères condoléances à toute sa famille : Pierre son époux, Christine sa fille, à son petit-fils et à sa compagne.

Lettre de Madame de Sévigné à sa fille Madame de Grignan.

(On pourrait penser que cela a été écrit, pour nous... !!!)

Voici ce que Madame de Sévigné écrivait à sa fille Madame de Grignan

Catherine Jeudi, le 30ème d'avril de 1687

Surtout, ma chère enfant, ne venez point à Paris !

Plus personne ne sort de peur de voir ce fléau s'abattre sur nous, il se propage comme un feu de bois sec. Le roi et Mazarin nous confinent tous dans nos appartements.

Monsieur Vatel, qui reçoit ses charges de marée, pourvoie à nos repas qu'il nous fait livrer, Cela m'attriste, je me réjouissais d'aller assister aux prochaines représentations d'une comédie de Monsieur Corneille "Le Menteur", dont on dit le plus grand bien.

Nous nous ennuyons un peu et je ne peux plus vous narrer les dernières intrigues à la Cour, ni les dernières tenues à la mode.

Heureusement, je vois discrètement ma chère amie, Marie-Madeleine de Lafayette, nous nous régalons avec les Fables de Monsieur de La Fontaine, dont celle, très à propos, « Les animaux malades de la peste ! » - « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

Je vous envoie deux drôles de masques; c'est la grande mode. Tout le monde en porte à Versailles. C'est un joli air de propreté, qui empêche de se contaminer, Je vous embrasse, ma bonne, ainsi que Pauline.

C'est tellement similaire en ces temps ... Donc rien de nouveau.

Commentaire.

Cette lettre, malgré ses airs d'authenticité, est une imitation.

Plusieurs détails attestent que cet écrit a été produit de nos jours.

1 - La fille de Madame de Sévigné se nommait Françoise et non Catherine.

2 - Cette lettre est datée de 1687. Or, à cette date, Mazarin était décédé à Paris en 1661, soit 26 ans auparavant.

3 - Vatel, lui, s'est passé une épée à travers le corps en 1671, soit 16 ans avant.

4 - "Le Menteur", pièce de théâtre de Pierre Corneille, a été créée en 1644, bien longtemps avant la date d'écriture de cette lettre.

5 - En 1687, la dernière épidémie de peste dans cette région a eu lieu à Melun en 1652, soit 35 ans avant et a fait de nombreuses victimes parmi les membres de la Cour de France.

Le seul détail vraisemblable est la parution du second recueil de Fables de Jean de La Fontaine qui fut édité en 1678-1679 à l'intention de Mme de Montespan et qui contient la fable "Les Animaux malades de la peste".



Illustration de la fable par Gustave Doré.

Amusez-vous ! Cultivez-vous !

Savez-vous comment se nomment les habitants de certaines villes ? Certains ont des **gentilés** (cela s'appelle ainsi) insolites. Saurez-vous les retrouver ?

- 1 - Angoulême. 2 - Lisieux. 3 - Béziers. 4 - Périgueux. 5 - Bayeux.
 6 - Meaux. 7 - Bourges. 8 - Luc s/Mer (Calvados). 9 - St Briec.
 10 - Bourg-La-Reine. 11 - Fontainebleau. 12 - St Dié. 13 - St Cloud.
 14 - St Omer. 15 - Epinal. 16 - Château-Thierry. 17 - Y (Somme).
 18 - Le Puy en Velay. 19- Firminy. 20 - Villefranche s/Saône.
 21 - Dieulouard (Meurthe-et-Moselle). 22 - Longcochon (Jura).
 23 - Villedieu-les-Poêles. 24 - Villechien (Manche). 25 - Bonny s/Loire.

Solution :
 1 - Angoumoisins. 2 - Lexoviens. 3 - Biterrois. 4 - Pétrocoriens. 5 - Bajocassés
 6 - Meldois. 7 - Berruyers. 8 - Lutins. 9 - Briochins. 10 - Réginauburgiens.
 11 - Bellifontains. 12 - Déodatens. 13 - Clodoaldens. 14 - Audomarois.
 15 - Spinaliens. 16 - Castelthéodoriciens. 17 - Upsiloniens. 18 - Ponots.
 19 - Appelés. 20 - Caladois. 21 - Scarponais. 22 - Couchetards.
 23 - Sourdis. 24 - Toutouvillais. 25 - Bonnichons.

Pour créer plus de variété et enrichir notre bulletin, je lançais récemment un appel aux bonnes volontés pour que les éventuels rédacteurs en herbe se décident à nous faire parvenir le récit de quelques souvenirs. Cet appel n'est pas resté vain, comme en témoignent les textes qui suivent.

Le Président

+++++

Une histoire de serpent

Partie en Afrique, en coopération humanitaire, je fus affectée au Niger fin septembre 1971, d'abord à Agadez où je passais deux mois et connus ma première randonnée de 15kms à dos de chameau, pour aller visiter un campement de peuhls Bororo dans la brousse. J'en revins le surlendemain, brinquebalant sur le dos de mon chameau à faire les quinze autres kms qui nous ramenaient à la case départ, les fesses bien endolories et les os meurtris pour avoir passé la nuit à même le sol, sur une natte, ayant goûté à la dure vie des gens de brousse, les yeux et la tête riches des coutumes de ces bergers peuhls, qui nous avaient accueillis avec gentillesse et témoigné leur joie par un banquet de chevreau rôti (tué pour l'occasion) sur un brasier rustique, le tout agrémenté de bouillie de mil et force lait caillé de chamelle ! Danses et chants rythmés, très typiques, avaient été la manifestation de la soirée ! Tous les campements à la ronde s'étaient, pour l'occasion, réunis pour nous faire fête. J'étais avec un autre "Camarade Volontaire"...

Ce sont des souvenirs que vous n'oubliez pas. Puis je partis pour le sud-est du Niger à la frontière du Tchad où je passais quelques mois avec une collègue infirmière qui fut bientôt rapatriée en urgence, car elle avait contracté le «Palu Saginata», une des formes graves du paludisme. Nous avons eu le temps de faire connaissance, de travailler ensemble au dispensaire du village de Mirriah et de connaître la vie locale. Nous avons une case en dur et je pourrais aussi vous en raconter là, des histoires.

Des histoires de rats agoutis et de souriceaux, mais bon ce n'est pas le sujet de mon propos ici... Je fus appelée, à Maradi, la plus grande et plus importante ville après Niamey, la capitale, pour assister, pendant un mois, à un stage de Haoussa, langue principale du pays... Au département de Maradi, deux collègues travaillaient et visitaient les dispensaires de la région pour des consultations de PMI qui consistaient en pesées de nourrissons et éducation au sevrage des bébés en expliquant, par la pratique, comment associer à une bouillie de mil, du tourteau d'arachide, un œuf ou du lait. Pour cela, il fallait pratiquer le «Haoussa» car parfois l'infirmier «Djerma» n'en possédait que très peu de mots. C'était sans doute un peu prétentieux, car je ne prétends pas que nous en connaissions beaucoup plus. Enfin on se débrouillait... Ces deux collègues ayant terminé leur 2 ans de séjour, je demandais à les remplacer...

C'était un jour comme un autre; il était 8 heures du matin et le soleil était déjà haut dans le ciel. La chaleur commençait à se faire sentir...

Dans la nuit un vent de sable avait desséché l'atmosphère et il restait un nuage de poussières en suspension...

Nous étions fin mai, la saison sèche était à son comble et difficile à supporter. Le thermomètre pouvait grimper allègrement les 45-48°...

Donc, ce matin-là, j'étais dans le bureau du Directeur de la DASS devant ma machine à écrire, à l'hôpital de Maradi. En effet, outre mon rôle de puéricultrice en PMI, quand je n'étais pas en brousse, je faisais office de secrétaire du Directeur, le Dr Blanc. Je participais aussi aux campagnes de vaccinations avec l'OMS. J'étais bien occupée. La maison qui m'était attribuée se trouvait à deux pas de l'hôpital. Mon petit boy me fit appeler : " Mademoiselle, mademoiselle, venez voir, vite venez voir ! " et je le suivis jusqu'à ma case. Sur le sol de ciment, peint en rouge, la tempête de sable cette nuit-là avait déposé une fine couche de sable. En plein milieu du salon, une trace. Un grand cercle bien visible formait comme une sorte de manga, la trace manifeste d'un gros serpent, reconnaissable aux dessins de sa peau. Puis la trace filait dans le couloir vers les deux pièces du fond où se trouvait notamment ma chambre. Un immense frisson, tel un tsunami, me traversa et ne me quitta plus...

Si j'avais dormi là cette nuit... !!! Où était-il ? Dans quelle pièce ?

Sur les conseils de mon entourage, je fis venir un charmeur de serpents qui régla vite l'affaire. Il fit brûler une certaine herbe de sa connaissance, sur les charbons ardents d'un petit braséro (il paraît que les serpents n'en aiment pas l'odeur), ce qui le fit sortir de sa cache : le placard de ma chambre !

Un long serpent d'environ 1m50 ou plus et paraît-il très venimeux...

Je ne sais pas ce que le charmeur fit de celui-ci ? Mais il me dit qu'il ne tuait pas les serpents. Ce qu'il en fit ? Peut-être le relâcha-t-il ou l'a-t-il vendu aux laboratoires qui en font des antidotes ? Je ne sais. C'est je crois par crainte de perdre son pouvoir, son charme, sur eux. Il en fait un sacerdoce.

Ce serpent était entré par les claustras ouverts de ma chambre, en escaladant le sac de tourteau d'arachide, que j'avais mis là, sur la terrasse, sous ma fenêtre... Les jours précédents les arbustes qui ceinturaient l'hôpital avaient été arrachés pour être remplacés par une clôture grillagée, et il paraît que ces arbustes étaient très appréciés par ces serpents !

Une histoire qui se termine bien.

Claude Marie AUGER



A la récré.

Depuis très longtemps, j'ai dans ma tête une image qui revient souvent.

Bien sûr, j'en ai beaucoup d'images dans la tête et peut être aurais-je le temps d'en dessiner quelques unes, mais celle là prend une place particulière. J'ai toujours pensé que, si j'écrivais un jour, c'est par cette " nouvelle " que je commencerais.

Dans la cour de l'école Guynemer, qui n'a pratiquement pas bougé depuis (il faut que je vérifie s'il y a encore les arbres) et le long du bâtiment bas, sous les fenêtres des classes de Mmes RANCE et GUIZOL, il y avait des poutres de bois qui nous servaient de bancs.

Je me rappelle avoir découvert, assis sur une de ces poutres, que la lecture n'était plus un problème pour moi.

Cette révélation s'est faite à l'aide d'un petit illustré BD à pages roses de la collection SUCCIA sur lesquelles je pouvais, maintenant, suivre les aventures d'Alain la Foudre ou le parcours prodigieux d'un enfant chef d'orchestre italien : Roberto BENZI ...

Ce devait être en 1943, un peu avant la mort de mon père. Communiste, Italien naturalisé Français il avait été arrêté en 1940, par des miliciens français, enfermé et ballotté dans plusieurs camps de concentration.

Après sa relâche, il s'était fait embaucher par une entreprise savoyarde qui construisait le barrage de la Girotte vers Hauteluce près d'Albertville.. Cet éloignement devait aussi le requinquer physiquement car, d'après ce qui se disait à la maison, il n'était pas en très bon état.

« Petit », je n'en ai gardé que de vagues souvenirs... Je me suis un peu écarté du sujet, excusez moi mais, ça aussi, ça me travaille...

La cour de l'école. C'était la récré, après le repas de midi que nous prenions à la cantine.

Les copains, qui comme moi ne rentraient pas chez eux pour midi, jouaient à " escaguassis ", jeu bruyant et un peu casse-cou auquel je participais parfois. Conquis par mes nouvelles sensations de personne sachant lire, je dévorai le papier rose que j'avais entre les mains, bien calé sur ma poutre en bois. Tout à coup, un curieux silence suivi d'injonctions autoritaires ont interrompu les jeux dans la cour et me firent sortir des aventures qui, par nécessité, me prenaient déjà beaucoup d'attention. Je levai la tête et je vis le portail donnant sur la rue, d'habitude bien fermé, grand ouvert.

Un homme à la mine rugueuse et très autoritaire, avait attrapé un des élèves par l'oreille et le fit mettre à genoux sur le sol, après lui avoir intimé l'ordre de baisser son pantalon.

Le petit garçon, à peine plus âgé que moi, pleurait et, les mains agrippées aux jambes de son père, le suppliait de ne pas lui infliger le châtement qu'il sentait arriver.

Rien n'y fit : l'homme vociféra quelques paroles qui semblaient justifier la sanction et, après avoir détaché la ceinture de son pantalon, cingla, à trois ou quatre reprises, les reins et les fesses de notre malheureux copain.

La lanière fouettait l'air dans un sifflement sinistre...

Le petit hurlait de honte et de douleur. Il avait les mains jointes et tordues, implorant la fin du supplice, en demandant « pardon ». La partie la plus intime de son anatomie, se balançait misérablement entre ses maigres cuisses et me semblait déjà bien développée pour son âge : heureusement le fouet ne l'a pas atteinte...

Après quelques très longues secondes, l'homme lâcha prise, se remit la ceinture, partit d'un pas sûr, droit comme un i, fier du devoir accompli, et sans un mot, laissa son petit en pleurs et dans une posture bien humiliante, les fesses marquées par la lanière de cuir.

Le gosse ramassa et remit rapidement son pantalon en gémissant puis alla se réfugier sous le préau en compagnie de deux de ses meilleurs copains qui compatissaient vraiment à sa douleur.

Je me rappelle que je tremblais de tous mes membres. J'avais, bien sûr, été choqué par cette vision, comme tous les élèves qui s'étaient arrêtés de jouer et avaient assisté à la scène, figés par la violence de cet événement imprévu, qui avait interrompu leurs jeux.

J'ai oublié nom et prénom de la malheureuse victime de ce cruel châtement. Je le regrette un peu, car si, comme moi il avait tenu le coup, il se reconnaîtrait peut-être... Je suis sûr que, dans sa mémoire, c'est resté imprimé... C'est bien loin tout cela, mais lorsque j'y pense je suis étonné que personne ne se soit opposé à cet acte barbare : peut-être n'y avait-il pas d'adulte présent - je ne m'en souviens pas - mais cela me surprendrait, car on ne laisse pas les élèves, seuls, jouer dans une cour d'école pendant une récréation...

A la décharge du ou des «courageux» qui ne se sont pas manifestés, il faut dire que les châtements corporels n'étaient pas aussi mal vus que par la suite : il était d'usage que les parents se fassent obéir en ayant la main leste. Il m'est même arrivé d'en avoir la preuve brûlante...

C'est vrai que c'est bien loin tout cela, quand on y pense : maintenant nos députés votent même des lois pour interdire la fessée à nos têtes blondes...

Les temps ont bien changé.

François Bernicchia - Fin octobre 2019